

*Les Nouvelles*  
de  
**L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC**

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

*“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”*

*J. Carmignac*

n°16 - novembre 2002

### Editorial

- 1...Editorial, par Robert Cuny.
- 2...Compte rendu de l'Assemblée générale du 28 septembre 2002, par Gilles Pichon.
- 4...La Bible «escamotée», plutôt que la Bible dévoilée... par Charles Commeaux.
- 6...“Frères” ou “cousins” ? Petite anecdote contemporaine, par Bruno Boccaletti.
- 7...L'Evangile de Marc (à part ses 15 premiers versets), raconte les souvenirs très concrets de témoins, par l'abbé Carmignac.
- 8...Pourquoi Judas ? par Giovanni Romano.
- 10...Les épines de la couronne du Christ, par Marie-Christine Ceruti.
- 11...Photo des Saintes Epines de la Basilique Sainte Croix de Jérusalem, à Rome.

Ce 28 septembre 2002 nous avons tenu la quatrième Assemblée générale depuis la fondation de notre association, et je remercie tous ceux qui y ont participé ou qui s'y sont fait représenter. C'est pour nous un précieux encouragement.

Ayant bien connu l'abbé Carmignac, d'abord comme professeur au Grand Séminaire de St-Dié, puis comme directeur spirituel, permettez-moi de vous apporter mon témoignage sur deux points.

Lors de l'Assemblée générale de l'an passé, j'ai évoqué l'importance que l'abbé Carmignac attachait à son ministère sacerdotal. Tant à St-Sulpice qu'à St-François de Sales, il était assidu au confessionnal. A ce sujet, je puis révéler ce qu'il m'a dit un jour : « Il ne se passait guère de semaine sans que, dans mon confessionnal, ait lieu une grosse conversion, une âme retournée comme une galette », c'est sa propre expression. Par ailleurs, il était aussi le père spirituel de nombreuses personnes qu'il recevait dans son bureau ou avec lesquelles il entretenait une correspondance suivie. Il fut le mien pendant plus de vingt ans et j'ai pu apprécier sa bonté et sa clairvoyance. Relisant récemment une biographie du Padre Pio une chose m'a frappé : comme celui-ci, quand on demandait un conseil à l'abbé Carmignac, il avait le don de répondre en quelques mots et d'une façon très précise.

Ainsi, cette haute spiritualité coexistait en lui avec une stature de savant, savant et chercheur de « science dure », qui ne bâtissait pas des « théories », mais qui, pas à pas, avec une très grande rigueur intellectuelle, sut dégager des faits, mettre à jour des parcelles de réalité étayées de nombreuses preuves, concernant la naissance des Evangiles synoptiques. Ce travail de recherche scientifique, qui pourtant donnait encore plus de crédit à la Parole de Dieu mise en

forme dans les Saints Evangiles, n'a pas été accueilli – c'est à dire débattu avec sérieux – par l'establishment ecclésiastique ni même exégétique. Ni de son vivant, et ce fut pour lui une vraie souffrance, ni encore actuellement. Mais seul Dieu connaît l'avenir, et qui sait si cette voix, et quelques autres dont les travaux convergent avec elle, n'auront pas une grande importance pour l'Eglise dans les décennies à venir, comme certains frémissements nous le font penser.

En conclusion, je voudrais vous citer une phrase de Mgr Blanchet, évêque de St-Dié à l'époque où l'abbé Carmignac enseignait l'Ecriture Sainte au Grand séminaire : « Les travaux des exégètes sont utiles pour une meilleure compréhension des Saintes Ecritures. Mais s'ils ne contribuent pas à l'édification de l'homme intérieur, ils sont réduits à n'être qu'une vaine science ».

Cette double exigence, spiritualité et travail scientifique rigoureux, c'est l'esprit de Jean Carmignac, que nous essayons de déceler dans d'autres travaux et, bien modestement de transmettre... Notre objectif n'est pas d'évoquer un vague patronage de l'abbé Carmignac, mais de se mettre au service de cette voix, à la fois spirituelle et scientifique, car son enseignement, lumière pour notre esprit, nourriture pour notre âme, n'était pas une vaine science.

**Robert Cuny**

---

## Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 28 septembre 2002

L'association Jean Carmignac s'est réunie en Assemblée Générale le 28 septembre 2002, à Paris, dans le voisinage de l'église Saint Sulpice où venait d'être dite par l'Abbé Jean Molinier, comme il est de tradition, la messe à la mémoire de l'abbé Carmignac.

Etaient présents ou représentés soixante et onze membres de l'Association.

### **Rapport moral**

L'émouvant témoignage personnel rendu au ministère sacerdotal et aux travaux de l'abbé Carmignac par le président, Monsieur Robert Cuny, fait l'objet de l'éditorial de ce numéro des *Nouvelles*.

### **Rapport financier**

Le rapport financier, préparé par la trésorière, Mademoiselle de Pardieu, fait ressortir un coût moyen de 600 euros par numéro expédié des *Nouvelles*. Les recettes et les dépenses se sont équilibrées, mais de peu, et ceci grâce aux dons généreux de quelques-uns. Or nous souhaitons développer les activités de l'association et dans cette perspective il serait très important que ceux qui le peuvent donnent un peu plus que la cotisation que nous tenons à garder à 15,25 euros. Et bien sûr que les retardataires s'acquittent de leur cotisation 2002...D'avance merci à tous.

### **Renouvellement du Conseil d'administration**

Les trois administrateurs sortants, Monsieur F.-X. de Guibert, Mademoiselle L. de Pardieu, Monsieur G. Pichon, ayant été réélus, le Conseil de neuf membres reste constitué de la manière suivante :

M. Cuny, Mme Boschet, Mme Ceruti, M. de Guibert, M. Luciani, Mme Olivier, Mlle de Pardieu, M. Pichon, Mme de Raymond.

### **Exposé de Monsieur Francis Marion**

Notre invité M. Francis Marion, Docteur ès lettres et spécialiste de linguistique, nous a présenté les résultats de l'étude originale qu'il a conduite sur le substrat sémitique des Evangiles.

C'est avec une longue expérience d'une lecture extrêmement minutieuse des textes, acquise au sein du service de renseignement de l'armée, jointe à une très bonne connaissance du grec et de l'hébreu, qu'il s'est lancé dans cette étude. Ses conclusions, présentées de manière très vivante et illustrées par de nombreux exemples, recourent parfaitement celles de l'abbé Carmignac : « *Pour qui possède une connaissance suffisante du grec et de l'hébreu, il est très clair que le texte grec des Evangiles fourmille d'hébraïsmes qui ne s'y seraient pas trouvés s'ils avaient été rédigés directement en grec.* »

Cet exposé, largement applaudi par l'assemblée, présente un intérêt tel que nous nous proposons d'en publier les principaux passages dans les prochains numéros des *Nouvelles*. Ajoutons que compte tenu du nombre important des imperfections de traduction qu'il a relevées, M. Marion s'est senti moralement obligé de reprendre intégralement la traduction des quatre Evangiles. Citons l'auteur : « *Après un long débat intérieur, il m'apparut absolument nécessaire que fut reprise intégralement et avec une minutie extrême la traduction des quatre Evangiles. J'éprouvais devant cette grande responsabilité une crainte révérencieuse, comme un lapidaire qui devrait repolir le plus merveilleux de tous les diamants du monde* ». Nous formons le vœu que ce travail trouve un jour un éditeur intéressé par la diffusion de cette nouvelle traduction.

### **Discussion**

Au cours de la libre discussion suivant l'exposé de M. Marion, le sort des archives de l'abbé Carmignac traitant des sémitismes des Evangiles et léguées à l'Institut Catholique, a été évoqué. Il semble bien qu'une partie de ces documents aient été mis en réserve. D'une manière générale, certains allant jusqu'à estimer dangereuses les conclusions auxquelles était arrivé l'abbé Carmignac après vingt ans de recherche, il apparaît que l'on tient à éviter tout débat de fond sur l'origine et l'historicité des Evangiles, préférant qu'un voile de piété recouvre les questions fondamentales d'exégèse.

**Gilles Pichon**

### **Nouvelles brèves**

- Cette fois encore *Les Nouvelles* explosent : nous nous voyons donc obligés de remettre la publication du courrier de nos lecteurs et des réponses à celui-ci et vous prions de nous en excuser.
- Les médias ont fait savoir qu'un ossuaire daté de 63, ayant contenu les restes d'un certain Jacques fils de Joseph et frère de Jésus, a été retrouvé. Les implications pour la virginité de la Sainte Vierge sont évidentes. Un calcul statistique permet toutefois d'établir qu'il pouvait y avoir à l'époque vingt individus à Jérusalem correspondant à ces caractéristiques.
- Nous rappelons que la cotisation à notre Association est fixée à 15,25 euros, 7euros en cas de nécessité. Vous pouvez adresser soit un virement postal au CCP LA SOURCE 44 655 98 B, soit un chèque bancaire ou postal rédigé au nom de "Association Jean Carmignac" (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Merci !

## La Bible escamotée

*Le Professeur Commeaux, que nos lecteurs connaissent maintenant bien, nous avait fait parvenir cet article alors que le numéro de juillet de notre bulletin était déjà « bouclé ». A notre grand regret nous avons dû le remettre à plus tard. Le 11 juillet paraissait dans le Figaro Littéraire un article élogieux signé par Anne-Marie Romero sur l'ouvrage dont il s'agit ici. La journaliste le présente comme « le bilan le plus complet, honnête et scrupuleux » et termine en disant que « de la lecture de cet ouvrage, on ne sort pas indemne, mais un peu plus intelligent et surtout rassuré. » Hélas beaucoup d'incroyants, à ce qui nous a été rapporté, croient tenir là la démonstration de la « fausseté » du Judaïsme (et par voie de conséquence du Christianisme) et s'en réjouissent. Ce livre connaît un grand succès : publié en mars il a déjà été réédité plusieurs fois.*

Depuis quelque temps, un ouvrage d'archéologie biblique suscite une certaine contestation. Il a pour titre français « La Bible dévoilée », ce qui traduit approximativement le titre anglais « The Bible unearthed » (mot à mot, « La Bible tirée de terre »). Les auteurs, Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, sont des spécialistes de l'archéologie du Moyen-Orient.

En 4<sup>e</sup> de couverture, l'ouvrage est présenté comme « la plus tonique et la plus audacieuse des synthèses sur la Bible et l'archéologie depuis cinquante ans ». Cette présentation louangeuse résiste mal à une lecture détaillée. Dès le Prologue, les auteurs affirment : « La saga historique que nous conte la Bible...ne doit rien à une quelconque révélation miraculeuse : elle est le brillant produit de l'imagination humaine » (p.11). Nous voilà prévenus. L'ouvrage va démonter, point par point, l'histoire biblique.

On ne conteste pas à l'archéologie l'autonomie de sa discipline. Elle ne travaille pas avec des objectifs extérieurs. Un a priori antithéologique cependant n'est pas un indice de liberté mais bien une limitation. Il rejette la foi dans un monde étranger à la raison et filtre les conclusions pour éliminer tout ce qui paraît entaché d'intervention spirituelle. C'est, appliqué à l'Ancien Testament, la déshistoricisation, d'origine bultmanienne, des textes évangéliques que nous connaissons bien.

Les dimensions du présent article interdisent un exposé détaillé des chapitres de l'ouvrage. Après une énumération des aboutissements, on s'interrogera sur l'usage qui est fait de l'archéologie dans l'histoire.

Dès le début, la « quête des patriarches » s'avère illusoire. Rejetant la chronologie biblique et autres datations, entre -2500 et -1500, on balaie toutes les descriptions du monde d'Abraham et de Jacob. La carence des fouilles et les anachronismes des textes amènent à penser que « les VIII<sup>ème</sup> et VII<sup>ème</sup> siècles av. J.-C. ont été une période de composition...du récit des patriarches...qui doivent être rangés parmi les mythologies nationales » (p.51.53).

Pour un peu, on pourrait s'arrêter ici. Car la suite est traitée de la même façon. Plus de descente en Egypte ni d'Exode, pas de séjour au désert : « aucune trace de campement, aucun signe d'occupation » (p.80). Les signes de connaissance de l'Egypte se rapportent non au -XIII<sup>ème</sup> siècle mais au -VII<sup>ème</sup>, à la dynastie saïte. Dans le déplacement, on a perdu Moïse corps et biens.

Sur la conquête et l'installation en Canaan, les auteurs s'animent. On a trouvé, aux âges du Bronze et du Fer, dans les collines de la Palestine centrale, des villages qui témoignent du passage de l'élevage nomade à l'agriculture, vers -1200. Mais ces « premiers Israélites étaient, comble de l'ironie, d'origine cananéenne » (p.143). Voilà Josué rayé des contrôles. Bien sûr, ils diffèrent un peu des autres par le tabou du porc mais, pour l'instant, cela ne semble qu'anecdotique. Tout cela ne prendra sens qu'en ce fameux -VII<sup>ème</sup> siècle...

Bien entendu, comme les fouilles ne livrent que fermes et silos, on passe par profits et pertes les épisodes troublés du temps des Juges et Samson se perd en mythologie.

Quand donc va enfin commencer pour de bon l'histoire d'Israël ? Peut-être autour de -1000, avec les deux personnages de référence, David et Salomon ? Pas encore. Sans nier leur existence, à

cause d'une allusion écrite à « la maison de David », on leur conteste l'essentiel de leur prestige : « il y a de fort bonnes raisons de remettre en question l'étendue et la splendeur de leur royaume » (p.170). Il s'agit d'un simple « souvenir de l'âge d'or », de la peinture d'un « passé idéalisé » (p.154) datant, on s'y attendait, du -VII<sup>ème</sup> siècle.

Heureusement, la double monarchie de Juda et d'Israël est mieux protégée de ce négationnisme par des interférences avec l'histoire générale, égyptienne, assyrienne ou babylonienne. Et puis les textes des prophètes deviennent trop explicites. Après tant de rejets et de litotes, nos auteurs vont hyperboliser le règne judéen de Josias (- 639 à - 609), « un moment métaphoriquement à peine moins important que l'Alliance entre Dieu et Abraham, l'Exode ou la promesse faite au roi David » (p.313).

Il était temps ! Sinon l'histoire d'Israël ne commençait pas. Heureusement, parce que les textes se précisent et que la terre rend des documents, nos auteurs, assez arbitrairement, créent une sorte d'ère de Josias... au -VII<sup>ème</sup> siècle.

Ce survol nous autorise à mettre en cause les méthodes de l'ouvrage. L'archéologie constitue l'unique référence : point de vestiges, point d'histoire. Dans le cas présent, c'est surtout le bouclier de la négation.

Il est vrai que, plus on remonte dans le temps, moins abondent les trouvailles. Par exemple, si les Israélites ont vraiment émigré d'Égypte, dans un mouvement continu au désert, sans doute moins nombreux et moins groupés que ne l'affirme l'épopée de l'Exode, leurs traces doivent être peu perceptibles – à moins que la manne séchée ou les os de cailles !... Les auteurs ne sont pas de cet avis : « les techniques modernes de l'archéologie permettent de repérer les traces les plus infimes laissées derrière eux par des cueilleurs-chasseurs ou des bergers nomades » (p.81). Quelle assurance !

Je me souviens d'avoir vu apparaître cet infaillibilisme chez des étudiants d'après-guerre. Ils allaient jusqu'à subordonner l'histoire à leur discipline. Pourtant c'est l'inverse qui est correct. L'archéologie est la servante, le fournisseur de l'histoire.

Car le hasard – et les a priori - handicapent parfois l'archéologie. Tels résultats constituent des hapax dépourvus de sens comme accidentels : testis unus testis nullus. Si l'on me permet un exemple digressif, je mentionnerai ce « séchoir à cadavres » trouvé à Ribemont, en Picardie, dont on prétend tirer toute une sémantique de la guerre chez les Celtes, alors que la bataille supposée est tout à fait inconnue et que le dépôt est exceptionnel.

D'autre part, comme le chercheur de la clé perdue, l'archéologue fouille parfois où il voit clair plutôt qu'à l'endroit approprié. D'où des lacunes non significatives. Faut-il s'étonner de l'absence d'architecture salomonienne dans les collines perdues d'Ephraïm ? Ou, plus simplement, de la disparition des vestiges du Temple sous les remaniements du second, lui-même écrasé par le gigantisme hérodiénien du troisième ?

En outre, l'archéologie est une science d'autant plus muette qu'elle remonte plus haut dans le passé. Peu de textes la confirment mais ils sont déterminants : ainsi des inscriptions de Merneptah ou de Hazael qui évoquent nommément Israël ou la maison de David. La tendance à postposer le texte au vestige multiplie les occasions de s'égarer. Il existe une cohérence globale de l'écrit – dans la Bible plus qu'ailleurs - où, malgré les contradictions, les textes s'étayaient sans même qu'on les sollicite. Alors que la cohérence de l'archéologie est souvent compromise par le hasard, l'équivoque ou le silence.

Revenant au cas de Finkelstein et Silberman, je repère, en outre, une sorte de sophisme. A les lire, tout le passé biblique aurait été conçu et mis en forme au -VII<sup>ème</sup> siècle, autour de ce Josias hardiment majoré. On confond ici les faits et les textes. Supposons que, dans la même optique, on ramène le règne de Charlemagne au temps de la chanson de Roland. Certes les preux du grand empereur sont décrits comme des chevaliers médiévaux, dans un contexte médiéval. Tuold a représenté ce qu'il connaissait mais cela autorise-t-il à nier l'existence antérieure du monde

carolingien ? De même, les allusions saïtiques dans l'Exode contraignent-elles à nier la réalité de l'événement antérieur ?

Or nos auteurs tranchent radicalement : rédaction au moment de la gloire de Juda, dans l'enthousiasme épique, on veut bien. Mais irréalité consécutive des faits rapportés, fables de Perrault plutôt qu'Illiade, halte ! Si légende il y a – et ce n'est pas un soupçon nouveau - il faut admettre un décalage important entre les événements d'origine et leur mise en forme. Dans les civilisations anciennes, l'oralité affine la mémoire, comme le montrent les généalogies et les topographies. Ni l'auteur, ni les auditeurs ne pourraient ajouter foi à des inventions mirobolantes trop proches, contestées par le souvenir. Si l'Exode concernait des faits presque contemporains de sa rédaction, au -VII<sup>ème</sup> siècle, nul ne pourrait croire à des affabulations criantes. Le temps de cristallisation manquerait.

L'objection est encore plus contraignante sur le plan de l'histoire proprement dite. A suivre nos auteurs, tout le passé biblique est télescopé. Invention pure et simple d'une préhistoire puis d'un âge d'or imaginaires. Qu'est-ce qui a bien pu se passer avant ce merveilleux VII<sup>ème</sup> siècle ? Tout n'a pas commencé avec le schisme monarchique, « car encore faut-il bien [qu'il y ait] quelque chose »...

Néantiser une période que les fouilles documentent mal est-il plus qu'un échappatoire ? Car les textes retiennent une part appréciable de la mémoire et c'est idolâtrer l'archéologie que de les négliger.

Il faut revenir au principe épistémologique du début : pas d'inspiration divine mais fiction humaine. L'absence de l'une ne suppose pas la réalité de l'autre. Mais quand on veut à tout prix nier la première, il est opportun de caricaturer le résultat. Fût-ce au détriment de la mémoire des peuples. A ce point, le mécanisme se bloque et l'on cesse de progresser.

La « nouvelle exégèse », dont se réclame notre association, refuse cet enfermement. Dans le présent ouvrage, elle identifie les partis pris qu'elle combat. Plutôt que de découvrir une Bible « dévoilée » ou « déterrée », elle se désolera d'une Bible « escamotée ».

**Charles Commeaux**

## L'exégèse de toujours confirmée par une anecdote contemporaine

*L'anecdote suivante nous a été racontée par un journaliste ami. Etant donné qu'elle sert l'historicité des Evangiles, nous lui avons demandé et avons obtenu l'autorisation de la publier. Nous le remercions très vivement.*

Je me trouvais pour mon travail à Jérusalem en mai l'année dernière. Le chauffeur de taxi - un sympathique arabe israélien - avec qui j'étais arrivé de Tel Aviv s'était proposé dans un premier temps pour me reconduire à l'aéroport à la fin de mon séjour. Puis, s'étant rendu compte qu'il avait un autre engagement, il trouva une solution alternative : "Je vous envoie mon frère" insista-t-il, en expliquant que son frère ("brother" était le mot qu'il utilisait, nous nous comprenions dans un anglais de base) était aussi chauffeur de taxi. Ce dernier arriva ponctuellement au rendez-vous, en se présentant comme le "frère" de mon premier chauffeur de taxi. Sur ma demande insistante, il expliqua qu'il s'agissait en fait de son cousin et non de son frère, ajoutant cependant que - dans leur langue - il n'existait pas de différence lexicale entre les deux termes : pour deux concepts différents - en somme - un seul mot. Ce qui rappelle et confirme, à deux mille ans de distance, le récit évangélique, avec les frères et sœurs de Jésus, qui selon l'exégèse classique, étaient ses cousins et cousines.

**Bruno Boccaletti**

## L'Évangile de Marc (mis à part ses quinze premiers versets), raconte les souvenirs très concrets de témoins.

Conférence de Cambrai (1986) par l'abbé Carmignac

*Voici, comme promis, le passage suivant celui du dernier numéro. Il s'agit, nous le rappelons, d'une conférence prononcée par l'abbé Carmignac quelques mois avant sa disparition. Enregistrée, nous avons préféré garder ses mots authentiques c'est-à-dire un style oral.*

Qu'est-ce qu'il en est de Matthieu et de Marc ? Premièrement, donc, le titre de Marc, ensuite citation d'Isaïe qui s'applique à Jean-Baptiste, et puis après Marc dit : Jésus a été baptisé par Jean dans le Jourdain, mais on ne vous dit à peu près rien sur ce baptême de Jean. Ce que nous savons, nous le savons par Matthieu et par Luc qui ont puisé à une autre source. Après ça on vous dit : Jésus a été au désert, il a été tenté et il a été avec les bêtes ... mais une formule qui, elle, est un jeu de mots parce qu'il était avec les bêtes et c'est tout. Ce que nous savons sur la tentation de Jésus, nous le savons par Matthieu et par Luc qui, eux aussi, ont puisé à nouveau dans une autre source. Et puis en une ligne ou deux on vous dit : Jésus parcourait la Galilée en prêchant le royaume de Dieu. Bon, des choses aussi banales que possible, écrites d'une façon très schématique en quelques lignes. Et puis au verset 16, Marc chapitre I verset 16, alors, là, tout change complètement : Jésus se promenait sur les bords du lac de Génésareth, il a vu deux frères, Pierre et André, qui jetaient les filets dans la mer, il les appelle. Il leur dit : « Venez près de moi, vous serez pêcheurs d'hommes. » Et puis ceux-là ont vu deux autres frères, Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient dans la barque avec leur père. Jésus les appelle, ils laissent le père et ils viennent. Voyez-vous, un récit très concret qui est rempli de détails vivants à partir du verset 16, et tout le reste de Saint Marc est comme cela. Tout le reste de Saint Marc est rempli de détails vivants, sauf pour les quinze premiers versets. Dans les quinze premiers versets, il indique les choses comme cela, mais sans aucun détail. Et à partir du verset 16 les détails abondent et pendant tout le reste de l'évangile. Je crois qu'il y a une solution bien simple : avant l'appel des disciples, ce que Jésus a fait, les évangélistes n'étaient pas là pour le voir. Tandis qu'à partir de l'appel des disciples, André, Pierre, Jacques et Jean, eh bien ils racontent ce qu'ils ont vu. Et je suis persuadé, là je ne pourrai pas le prouver strictement, mais c'est ma conviction profonde, que l'évangile de Marc, que nous appelons « de Marc », a été traduit par Marc en grec, mais que le texte hébreu n'a pas été composé par lui. Et le texte hébreu a été composé par Pierre ou André, ou Jacques ou Jean. A partir du moment où ils sont témoins, ils racontent en détail, leurs souvenirs d'une façon très vivante, d'une façon très concrète, tandis que ce qui s'est passé avant ce moment-là, ils l'ont bien entendu dire, mais ils ne l'ont pas vu... alors ils le racontent comme ça. Si bien que l'évangile de l'enfance, Marc évidemment en a peut-être entendu parler, mais il n'insiste pas. On n'en parle pas. Le Baptême de Jésus, la tentation dans le désert, la première prédication en Galilée, on sait bien que cela a eu lieu, on le dit mais sans insister, sans rien décrire. Mais à partir du moment où Jésus est sur le bord de la mer, où il appelle les gens qui sont en train de refaire les filets ou qui sont dans leur barque et tout ça : à ce moment-là on a été témoin, on a vu et on raconte ses souvenirs. Si bien que cette différence du style dans saint Marc entre les quinze premiers versets, où il n'y avait pas de témoins connus, et à partir du verset seize, où nous avons déjà quatre témoins, ça nous montre que ceux qui ont écrit l'évangile de Marc n'ont pas pris des idées, des théories qu'ils ont essayé, comme ça, de rendre vivantes, ils ont simplement exposé leurs souvenirs. Alors pour ce qui précède leur entrée en scène, ils l'indiquent, mais comme ils ne l'ont pas vu, ils ne donnent pas de détails.

**Jean Carmignac**

## Le cas « Judas »

*Historia dans son numéro d'avril fait la recension élogieuse d'un livre de Maître Rémy Bijaoui : Le procès de Judas (Imago). D'après l'auteur, Judas – un Zélote - a livré Jésus pour l'obliger à dévoiler sa toute puissance et à libérer Israël du joug des Romains. C'est donc uniquement pour des raisons idéologiques qu'il aurait agi. Cette hypothèse, commente le journal, conduit à innocenter Judas... et finalement à accuser l'Eglise. Il conclut en effet : « Cette erreur insoupçonnable méritait-elle vingt siècles d'expiation ? » Il est très étonnant que le passage de Saint Jean (XII 4-8) soit complètement oublié... Historia va même jusqu'à écrire : « Pourtant le bénéfice de la trahison est dérisoire. Une chose est sûre, il n'a pas trahi pour de l'argent », oubliant que le bénéfice a permis d'acheter un champ pouvant servir de cimetière aux abords même de Jérusalem. Il est vrai que ce journal commente aussi, démontrant son ignorance du premier chapitre des Actes des Apôtres – écrits par Saint Luc comme chacun sait : « Ni Marc, ni Luc, ni Jean ne disent mot de la mort de Judas. Seul Matthieu évoque le suicide de l'Iscaïote. Alors qui croire ? » La volonté de mettre en doute la vérité des Evangiles peut provoquer des amnésies.*

*Il n'en reste pas moins vrai que le « cas Judas » est surprenant et qu'il a causé bien des errements. Un de nos adhérents nous a envoyé il y a quelque temps l'article suivant que nous n'avions encore pas pu publier faute de place. Si bien que, comme M. Cuny, commentons ces discussions :*

*« Avant toute réflexion sur ce sujet, il importe de s'en tenir rigoureusement à l'exposé des événements tels qu'ils sont rapportés dans le texte évangélique, sans jamais perdre de vue que, selon l'enseignement constant de l'Eglise, l'Evangéliste a écrit sous l'inspiration et avec l'assistance du Saint-Esprit. »*

## Pourquoi Judas ?

Fallait-il vraiment un traître provenant du cercle des disciples pour identifier le Christ qui désormais devait avoir un visage connu de tout Jérusalem (il suffit de penser à son entrée triomphale du dimanche des Rameaux), et bien reconnaissable surtout pour ses ennemis ? Il suffisait qu'un seul de ceux qui avaient discuté avec Lui guide les gardes et les serviteurs du grand prêtre et le tour était joué. Fallait-il vraiment déranger un des disciples ?

En fait les choses ne sont pas si simples. Tout d'abord il faut considérer la furieuse détermination des pharisiens et des chefs du peuple de tuer Jésus, détermination qui s'est accrue à chaque nouveau miracle pour se transformer en décision définitive après la résurrection de Lazare ( Jn. 11, 45-54). C'est dans cette réunion en particulier que le Conseil prit la décision d'utiliser Jésus comme bouc émissaire auprès des Romains déjà très inquiets à cause des révoltes continuelles tramées en Palestine et qui allaient exploser dans la terrible guerre juive de 66-70 ap. J.-C..

On comprend maintenant facilement pourquoi Jésus a été crucifié et non lapidé. La crucifixion était la peine réservée par les Romains aux criminels de droit commun et aux agitateurs politiques (après la révolte de Spartacus en 71 av. J.-C., il y eut bien 6000 esclaves crucifiés le long de la Via Appia), tandis que selon la loi juive Jésus-Christ aurait dû être lapidé – peine réservée aux blasphémateurs et de laquelle mourut en effet le premier des martyrs chrétiens, Saint Etienne (Ac. 7, 55-60). Il faut remarquer que cette même caste sacerdotale qui s'était montrée si machiavélique envers Jésus a ensuite inconsidérément suivi les faux messies qui ont coûté au peuple juif l'extermination et une déportation millénaire (Flavius-Josèphe *Guerre des Juifs* et Lc 21, 5-9)

Mais revenons à l'arrestation de Jésus. Il avait déjà survécu à plusieurs tentatives de lapidation (par ex. Jn 8, 59). Et il y avait eu aussi une tentative d'arrestation dans les règles, de jour cette fois, mais qui s'était soldée par un échec parce que les gardes avaient été fascinés par Sa personnalité (Jn 7, 22-52). Cet épisode fit comprendre au Conseil que le Christ devait être arrêté *de nuit*, loin de la foule qui Lui était favorable, sans Lui donner le temps de parler, et (selon toute probabilité) par *des gens qui ne l'avaient encore jamais vu*. Il était donc nécessaire de trouver quelqu'un qui connaisse bien le Christ et soit disposé à guider un détachement de gardes et de soldats qui n'aient aucune idée de qui ils devaient arrêter. D'où la nécessité d'un signe convenu, le baiser. Toutes les pièces du puzzle s'adaptent parfaitement. Toutes sauf une.

Pourquoi Judas ? Ce ne sont pas les pharisiens qui sont allés le chercher. C'est lui qui est allé vers eux (par ex. Lc 22, 1-6, mais tous les Evangiles s'accordent sur ce point). Encore une fois, pourquoi ? Malhonnêteté, faiblesse de caractère, ressentiment, désillusion, hostilité envers les autres disciples ou des autres disciples envers lui... beaucoup d'explications ont été tentées, et peut-être dans chacune y a-t-il du vrai. Mais aucune ne résout, ni ne résoudra jamais, le mystère du mal radical qui se cache derrière l'arrestation d'un homme comme le Christ. Il y a quelque chose de disproportionné, un *quid* énorme et inexprimable qui est probablement destiné à rester pour toujours un *mysterium iniquitatis*.

A ce sujet l'année dernière, au moment de Pâques, une paroisse de ma ville a publié sur son bulletin un article sur la trahison de Judas. Le titre était paradoxal («Un traître trahi»), et la thèse encore plus : Judas aurait trahi parce que les autres Apôtres l'auraient laissé seul. Ils ne lui auraient pas donné assez d'amour. Comme dans la meilleure tradition *politically correct*, la faute n'est jamais de la personne qui agit mais du milieu, d'une société dans laquelle tous sont présumés coupables, précisément parce que personne n'est responsable. On y lisait en effet :

*« Chacun des Apôtres – pendant un instant – a eu conscience qu'il pouvait être lui le traître, parce qu'en chacun il y avait assez d'ordure non pour une, mais pour cent trahisons (...) et Judas n'est rien d'autre que la misérable évidence de toutes mes trahisons. »*

Plus grave encore est l'affirmation suivante qui met en cause le Christ et l'Eucharistie :

*« Les Apôtres en dépit de la nourriture surnaturelle (l'Eucharistie) qui avait été « fabriquée » juste à ce moment-là par Jésus, sont restés tranquillement à leur place, savourant leur « soi-disant innocence ».*

Comme si l'Eucharistie était une sphère de cristal qui nous fait devenir des voyants ou des surhommes ! L'auteur n'a même pas eu l'idée qu'à ce moment, si l'on en croit la déclaration explicite du Christ, les disciples n'étaient pas encore en état de « porter le poids » de toute la révélation (Jn. 16, 12-13). Et, de plus, ce soir-là, les Apôtres étaient très loin d'être tranquilles ou satisfaits. Bien au contraire ils étaient découragés, terrorisés, tristes à cause des menaces toujours plus mortelles qui s'amoncelaient sur la tête de leur Maître et sur leur propre vie. Et cependant chacun d'eux était très éloigné de la pensée de le trahir, au point de réagir à la déclaration du Christ avec une stupeur douloureuse.

Mais l'auteur de l'article continue béatement, sans être effleuré du moindre doute, pour finir par une conclusion doucereuse digne des films pour télé les plus niais :

*« Si le cœur de Judas avait été constamment veillé, tenacement attaqué par l'amour des autres Apôtres, aurait-il été possible à Satan d'en prendre possession ? (...) Il suffisait de savoir renoncer pour un instant à la douce chaleur du Cénacle (...), se laisser transporter par le cœur... et en un instant, dehors, sur les routes, à la recherche de Judas. Même si un seul des Apôtres s'était levé, Jésus lui-même aurait donné le*

*signal d'attaque à toute la patrouille (1). A douze contre un : Cela aurait été une victoire facile. L'amour de douze contre la hargne d'un seul. Que peut faire la hargne d'un seul contre l'amour de douze ? Judas serait tombé dans le filet des embrassements de ses amis : et le sourire de confiance de ses amis aurait brisé la glace de la haine, aurait vaincu la peur et la honte. Et les trente deniers, dans cet embrassement, seraient tombés de la poche de Judas un à un, en rebondissant bruyamment sur la route. Et cela aurait été un bruit de fête... ».*

Mettons de côté le fait que Judas avait eu trois ans pour se sentir « entouré » de l'amour de ses amis et de celui du Christ Lui-même, pour regarder comment Il agissait, savoir comment Il pensait (ce qui nous donne la mesure de l'horreur de sa trahison), il reste une chose très importante qui a échappé à l'auteur de l'article. Faire ce pas unique, se lever de table, courir derrière Judas représente justement toute la distance qui sépare la prétention de l'homme de se sauver lui-même et le sacrifice de la croix, qui sépare le moralisme de la réalité. Si un seul des Apôtres avait été en état de se lever, si pour vaincre la haine de Judas la bienveillance et les sourires avaient suffi, alors le sacrifice du Christ non seulement aurait été inutile mais aurait été une sottise. Pour que le salut puisse entrer dans le monde il fallait l'obéissance de la croix et l'agonie de Gethsémani, il fallait l'hésitation et la peur des disciples (qui allaient durer de plus jusqu'à la Pentecôte). En un mot il fallait des hommes en chair et en os, le dessein du Père à l'intérieur de l'histoire et le temps et l'espace tels qu'ils existent, et non la fuite dans l'utopie et le sentimentalisme.

Chose très grave, l'auteur semble insinuer qu'une part de responsabilité retombe aussi sur le Christ qui a laissé partir Judas. Je n'effleure même pas ici le débat de la prédestination ou non de Judas, ou celui de la signification de son geste dans l'économie du salut. Il suffit d'avoir des yeux pour s'apercevoir que l'amour du Christ *propose* mais *n'impose* pas, en laissant à chacun la pleine responsabilité de ses propres actions. Alain Besançon écrivait dans un très beau livre (*La falsification du bien*, Il Mulino 1989) que le mal n'est pas un simple défaut de bien, un « incident de parcours » qui peut être dépassé avec un supplément de connaissance et une bonne volonté utilisée plus correctement (comme le pensent quantité de néo-pélagiens à l'intérieur de l'Eglise). Le mal est une force active, qui s'oppose en toute connaissance au bien par pur désir de destruction. Et le fait que beaucoup de milieux catholiques l'aient oublié, en préférant se faire des illusions avec la narcose humanitaire, est un facteur de grave faiblesse spirituelle pour l'Eglise, qui la désarme en même temps que les fidèles, face aux terribles défis de notre temps.

**Giovanni Romano**

---

### Les épines de la couronne du Christ

*Nous remercions Mademoiselle O'Connell, Monsieur Markus Gross-Morgen et le Frère Maximilien-Marie Mitifiot pour leur précieuse collaboration à cet article. Faute de place nous ne pouvons publier dans ce numéro la reproduction de la gravure du XVIIème siècle que nous devons aux deux premiers. Nous espérons pouvoir le faire dans un prochain numéro. En encart la photographie des saintes épines de Ste Croix de Jérusalem à Rome.*

Nos lecteurs se souviennent des photographies de la Sainte Couronne d'épines qu'ils ont admirées dans le numéro 12 (novembre 2001) des *Nouvelles*. Nous leur avons alors promis de publier par la suite des clichés des épines qui s'y trouvaient autrefois accrochées. Celles-ci au

cours des âges ont été détachées par les empereurs byzantins puis par les rois de France pour en faire don à divers sanctuaires et sont donc aujourd'hui dispersées. La Basilique de Sainte Croix de Jérusalem à Rome possède deux épines « parfaitement semblables à celles qui sont conservées dans d'autres églises » nous dit D. Balduino Bedini (O.Cist.) dans son petit livre *Le reliquie della Passione del Signore* consacré aux reliques de la Passion conservées dans cette Basilique construite par sainte Hélène. Cependant, nous précise cet opuscule, ces deux épines y étaient vénérées depuis des siècles quand celles qui ont été enlevées progressivement de la Sainte Couronne commencèrent à être distribuées dans les églises de renom. Ce qui amène justement à poser la question : ont-elles été apportées directement par sainte Hélène à Rome ou par quelque autre personne ? Nul ne peut le dire actuellement.

Pour éviter de ne publier que les photos des reliques romaines et pour laisser au lecteur le soin d'examiner si les épines présentes dans les différents sanctuaires pouvaient ou non provenir d'une même source, nous avons commencé la recherche des autres épines présentes en Europe. Et c'est là que commence - faut-il dire le « policier », le mystère ou le scandale ?... Ces épines ont aujourd'hui disparu ou sont « non-visibles ». Mademoiselle Marie-Ange O'Connell a fait pour nous une recherche admirable dans toutes les basiliques allemandes et tchèques en commençant par la cathédrale de Trèves où le frère Maximilien-Marie Mitifiot nous avait assurés de la présence de l'une d'elle. Elle a reçu de ce haut lieu de culte qui abrite la fameuse relique de la robe sans couture du Christ (dont nous vous parlerons peut-être une autre fois), une lettre fort aimable - accompagnée d'une gravure - dont elle nous fait ce résumé :

« Je reçois ce matin un mail de Trèves. Il semble que la sainte épine ne soit plus à Trèves sans que mon correspondant, Monsieur Markus Gross-Morgen, sache où elle a pu disparaître. L'illustration en pièce jointe provient de l'ouvrage des Pères jésuites Christoph Brower et Jakob Masen: *Antiquitates et Annales trevirensium* (Lüttich/Liège 1670). Page 583 se trouve cette gravure sur cuivre montrant la sainte tunique, le clou, encore conservés à la cathédrale de Trèves, ainsi qu'une épine de la Couronne d'épines. Mais les listes des reliques de Trèves n'en font pas mention. On ne sait donc pas pourquoi Masen représente l'épine, ni où elle se trouve. Je continue mes investigations. »

Où est cette épine ?

Par ailleurs de divers côtés nous avons été assurés qu'une autre épine se trouvait à Saint-Etienne. Le Frère Maximilien-Marie Mitifiot nous expliquait que saint Louis lui-même l'avait détachée de la couronne d'épines pour en faire cadeau au Puy qui était déjà un grand centre de pèlerinage. Les vicissitudes de l'histoire ont fait que cette épine se trouverait actuellement dans le chef-lieu de la Loire. J'ai voulu moi-même m'y rendre pour obtenir des renseignements et si possible une photographie. Et ce fut la honte : personne sur place ne connaissait l'existence d'une telle relique. Un prêtre finit par nous dire qu'elle se trouvait sans doute dans une église qui se révéla fermée. Il avait seulement vu une vieille reproduction du reliquaire...

Qu'est-il advenu de cette autre épine ? De toutes les épines dispersées dans la Chrétienté ? Que dirons-nous, quand ils nous en demanderont des nouvelles, à nos frères orthodoxes qui ont conservé au péril de leur vie dans la Russie communiste toutes les reliques qu'ils ont pu ? Et ceci alors même que les requêtes de parcelles même minimes de ces trésors, aujourd'hui de plus en plus fréquentes de leur part, peuvent être l'occasion d'un rapprochement...

Si la réponse est que toutes ces reliques sont des faux, la science et la technique d'aujourd'hui nous permettraient de nous en assurer rapidement. Comment faire pourtant si elles n'existent plus ?

Les deux Epines  
du reliquaire de la Basilique Sainte Croix de Jérusalem, à Rome

